

# **Exposé de Gérard Donnadiou aux jeunes normaliens catholiques**

**Paris, 8 octobre 2015**

Chers jeunes amis en quête d'intelligence et de savoir,

Vous m'avez demandé, ai-je cru comprendre, de vous donner mon témoignage d'intellectuel chrétien après une longue vie professionnelle consacrée d'abord à la technique et à l'industrie, puis au conseil en management d'entreprise et à la recherche en sciences de gestion, pour se terminer enfin par la recherche en sciences religieuses et l'enseignement de la théologie.

Je vais le faire au travers d'un exposé en deux parties. Une première dans laquelle je raconterai mon itinéraire intellectuel et spirituel qui m'a conduit à passer progressivement de la physique aux sciences humaines puis à la théologie. Ce parcours a eu pour résultat de consolider ma foi chrétienne et de m'enraciner sur la personne de Jésus-Christ. Une seconde partie où j'essayerai de dire le plus simplement possible en quoi consiste cette foi, décalquée de celle du penseur qui m'a sans doute le plus marqué – le grand jésuite paléontologue Pierre Teilhard de Chardin – foi qui cherche à marier intimement l'amour de Dieu et l'amour du monde.

## **Mon itinéraire**

Autant que je me souviene de mon enfance, elle fut marquée déjà par la curiosité devant le monde, l'intérêt pour les sciences, la passion de comprendre. Mon origine modeste m'interdisant l'entrée dans un lycée (encore payant à cette époque), c'est donc au travers de l'enseignement technique (l'ancienne Ecole pratique d'industrie de Marseille) que je fis mes premiers pas dans les sciences où l'on m'orienta très vite vers la filière des meilleurs, c'est-à-dire la préparation aux Arts et Métiers. A 14 ans, je voulais devenir physicien (ce que je fus effectivement au début de ma carrière). Aux Arts et Métiers d'Aix en Provence, où je fus reçu major en juillet 1953, j'étais passionné par la mécanique, l'électricité, l'optique et je garde le souvenir d'une fascination pour la thermodynamique dont j'entrepris ensuite par pur plaisir l'étude plusieurs fois. L'extrême généralité de ses concepts, sa logique globalisante, plongeait mon esprit dans le ravissement. C'est sans doute la raison pour laquelle je m'engageais, après une formation complémentaire d'une année à l'Ecole Supérieure du Pétrole et des Moteurs, dans la préparation, au sein de l'IFP et du CNRS, d'un doctorat ès sciences en thermodynamique et mécanique des fluides. Tout semblait me destiner alors à une carrière de chercheur et d'universitaire que j'amorçais d'ailleurs par deux années d'enseignement de la physique dans la jeune Université d'Abidjan qui venait de naître.

Parallèlement à cette passion pour les sciences, un autre amour s'était introduit dans ma vie. A l'âge de seize ans, il me fut donné de faire une expérience spirituelle directement centrée sur la personne de Jésus-Christ, découvert à l'occasion d'une lecture fortuite des évangiles. Pourquoi en fut-il ainsi ? Je ne sais pas ! Ma famille n'était pas particulièrement dévote et si j'avais reçu la formation chrétienne basique qui était de règle à cette époque, cela n'avait laissé en moi aucune impression visible. A l'âge de douze ans, la question de Dieu ne me tourmentait pas et j'étais spirituellement agnostique. L'expérience spirituelle de mes seize ans n'en fut donc que plus surprenante. Sans doute cette expérience, comme il arrive souvent, aurait-elle pu rester éphémère, rangée rapidement parmi les troubles de l'adolescence. C'est d'ailleurs ce qui faillit m'arriver lorsque à la fin des années 1950, jeune scientifique engagé

dans la préparation de mon doctorat de physique, je fus à deux doigts de quitter l'Eglise catholique tant me paraissait insurmontable le décalage entre son discours théologique sur la création et le péché originel et ce que me disait la science de l'origine du monde et de l'homme. J'ai dû alors de rester chrétien à une lecture véritablement providentielle de l'œuvre du grand paléontologue jésuite Pierre Teilhard de Chardin. Il me montrait qu'il était possible de réconcilier la foi chrétienne avec une vision scientifique de l'histoire du cosmos, du vivant et de l'homme.

C'est ainsi que Jésus-Christ devint pour moi un compagnon de route et que je n'ai jamais cessé depuis de me poser la question "*qui est cet homme ?*" et en quoi la religion qui se réfère à lui est-elle singulière et vraie par rapport aux autres grandes traditions spirituelles de l'humanité ? Soixante ans après cette première expérience spirituelle, pour moi fondatrice, qu'est-ce qui fait que je persiste à m'affirmer chrétien et catholique plutôt que musulman ou bouddhiste ? Ces questions, je les ai retournées maintes fois dans ma tête, notamment lors de moments de doute, lesquels ne m'ont pas manqué tout au long de ma vie.

Mais j'ai toujours recherché les réponses non pas dans un effort austère de la volonté, campant sur l'affirmation orgueilleuse d'une vérité révélée ou d'une tradition, mais dans l'acceptation d'une rencontre de ma foi chrétienne avec le réel, un réel complexe, multiple, foisonnant dans ses contradictions mais néanmoins saisissable par la raison humaine. Ce dialogue entre la raison et la foi s'est poursuivi tout au long d'une carrière professionnelle particulièrement riche et diversifiée qui m'a conduit à passer progressivement des "sciences dures", que j'ai enseignées à mes débuts dans l'Université, aux sciences de plus en plus "molles" de l'économie, de la gestion et de la sociologie des organisations. Ce parcours m'a pris quarante années de vie dont vingt ans dans une grande multinationale pétrolière dans des fonctions d'ingénieur de production puis d'économiste d'entreprise, et quinze autres années dans le conseil en management et la gestion des ressources humaines en qualité de Directeur d'études d'un important organisme de conseil. La notoriété acquise dans ce poste m'a d'ailleurs valu d'être coopté comme professeur associé à l'IAE (Institut d'Administration des Entreprises) de Paris rattaché à l'Université Panthéon-Sorbonne où j'ai enseigné durant huit ans.

Au cours de ce parcours, l'interrogation épistémologique et éthique sur la valeur des différents savoirs que je mettais en œuvre ne m'a jamais quittée. Au plan épistémologique, ceci m'a conduit à m'intéresser, dès le début des années 1970, à la jeune science des systèmes née aux Etats-Unis à la fin des années 1950 et que les premiers ouvrages d'Edgar Morin<sup>1</sup> et Joël de Rosnay<sup>2</sup> commençaient à populariser. Je vis dans cette nouvelle approche, qualifiée de **systémique** et dont je pressentais la parenté avec la pensée de Teilhard de Chardin, le fil conducteur de ma recherche personnelle et le fédérateur des différents savoirs que j'allais ensuite rencontrer sur ma route, de la physique aux sciences humaines. Les principaux ouvrages que j'ai publiés par la suite seront tous marqués par ce souci et feront explicitement référence à la pensée systémique<sup>3</sup>.

C'est également à la découverte de la systémique que je dois la relance de ma recherche théologique qui aurait eu tendance, sans cela, à se reposer sur la géniale synthèse de Teilhard de Chardin. Dès la fin des années 1970, je pressentais que la systémique pouvait renouveler le discours théologique, notamment pour dire la complexité dont le spirituel est le plus souvent nimbé. Mais ce n'est qu'en octobre 1986 que je me suis engagé dans cette

---

<sup>1</sup> Son livre *Le paradigme perdu : la nature humaine*, Seuil, 1973

<sup>2</sup> Son livre *Le Macroscopie*, Seuil, 1975

<sup>3</sup> Gérard DONNADIEU, *Jalons pour une autre économie*, Centurion, 1978 (avec une préface du grand économiste François Perroux) ; *Manager avec le social, l'approche systémique appliquée à l'entreprise*, Liaisons, 1997, réédité en 2010 chez Aubin ; *La systémique : penser et agir dans la complexité* (avec Michel Karsky), Liaisons, 2002

recherche en m'inscrivant, à l'Institut Catholique de Paris, dans le long cursus en sept ans et cours du soir, de la licence de théologie (dite Formation C). Parcours suivi de trois autres années pour obtenir la maîtrise de théologie et de deux années supplémentaires pour l'habilitation doctorale. On était en fin 1998 et je venais de prendre ma retraite de consultant et de professeur d'Université. J'étais enfin prêt pour démarrer une thèse sur le sujet qui me tenait toujours à cœur, à savoir la christologie ou plus précisément "Comment dire la christologie dans la nouvelle épistémologie scientifique issue de la pensée systémique ? ". A cet effet, je me suis aussitôt inscrit en doctorat à l'Institut Catholique, inscription renouvelée ensuite durant cinq années et j'ai commencé à rassembler un grand nombre de matériaux de recherche.

"L'homme propose et Dieu dispose" dit le proverbe. Jeune retraité, je pensais pouvoir disposer d'assez de temps pour mener à bien la patiente rédaction d'une thèse. Or, je me suis trouvé très vite engagé dans une multitude d'activités. D'abord, à partir de l'année universitaire 1999/2000, j'ai été retenu comme enseignant de théologie à l'Ecole Cathédrale de Paris, devenue aujourd'hui le département Formation du Collège des Bernardins, ce haut lieu de la rencontre entre la pensée chrétienne et la culture moderne. Depuis quinze ans, j'ai pu y délivrer une suite de cours sur l'interreligieux (bouddhisme et islam), la sociologie de la religion et le phénomène religieux, les nouveaux mouvements religieux, la rencontre de la foi chrétienne et de la raison scientifique, la pensée du Père Teilhard de Chardin et pour finir la christologie. Parallèlement, mon intérêt pour la systémique m'a conduit à accepter, de 2002 à 2009, le poste de Secrétaire général de l'Association française de science des systèmes (AFSCET) avec en perspective l'organisation à Paris, en 2005, d'un important congrès international. Enfin, l'Association française des Amis de Pierre Teilhard de Chardin m'a sollicité pour que j'entre dans son Conseil d'administration avant d'en devenir Président de 2008 à 2013. Toutes ces activités expliquent pourquoi je me suis dit en 2005 que j'avais mieux à faire, pour diffuser les idées qui me tenaient à cœur, que de poursuivre dans le respect des canons universitaires, la rédaction laborieuse d'une thèse qui ne serait lue, au final, par guère plus de six personnes.

Tout ce temps passé en recherche érudite n'aura cependant pas été vain. Les matériaux patiemment rassemblés en vue d'une thèse que je ne soutiendrai pas, je les ai d'abord utilisés à maintes reprises dans mon enseignement au Collège des Bernardins, puis repris de manière plus systématique dans les ouvrages que j'ai publiés depuis :

- *Les religions au risque des sciences humaines*, Parole et Silence, 2006
- *Le Christ retrouvé*, Saint Léger Editions, 2012
- *Comprendre Teilhard de Chardin*, audiolivre MP3, Saint Léger Editions, 2012.

## Comment je crois ?

Ma foi chrétienne s'inscrit clairement dans le prolongement du credo du Père Teilhard de Chardin, lequel l'a résumé en quatre articles dans un superbe essai rédigé en 1934 à la demande de Mgr. Bruno de Solages, alors recteur de l'Institut Catholique de Toulouse, qui lui réclamait un texte apologétique pour dire la foi chrétienne à des scientifiques :

*Je crois que l'Univers est une évolution  
Je crois que l'évolution va vers l'Esprit  
Je crois que l'esprit culmine dans le Personnel  
Je crois que le Personnel suprême est le Christ Universel.*

Rappelons qui était Pierre Teilhard de Chardin, né le 1<sup>er</sup> mai 1881 à Sarcenat en Auvergne, mort le 10 avril 1955 à New York. Immense savant reconnu mondialement, puissant auteur spirituel et mystique, il fut le premier à prendre conscience, dès les années

1920, que l'histoire de l'Univers et de la Vie racontée par la science est celle d'une montée de complexité et de conscience. Du big-bang au minéral, puis à la vie autonome et progressivement consciente chez les animaux supérieurs, enfin dans l'humanité elle-même, sommet de la complexité avec l'essor de la pensée réfléchie, un même processus est en œuvre et se poursuit.

Ce qui conduit Teilhard à poser la question : la conscience, effet de la complexité, serait-elle le but de l'évolution ? C'est sa conviction intime. Elle nourrit son amour du monde, monde perçu comme un être en croissance et qui balbutie en l'homme ses premières paroles. Selon ses propres mots, « *Tout ce qui monte converge* » et l'Evolution converge vers l'Esprit. L'Homme apparaît alors comme la flèche pensante de l'Evolution, lui-même en marche vers un pôle spirituel supérieur que Teilhard identifie à la figure théologique du Christ Universel. Pour lui, c'est un Amour qui construit l'Univers, un Amour qui s'est manifesté petit enfant dans la crèche de Bethléem puis s'est révélé sous la figure du Ressuscité le jour de Pâques.

Pour Teilhard, le paradigme de l'Evolution concerne donc tous les degrés du réel, des plus élémentaires et matériels aux plus spirituels. On peut même dire qu'il nous propose une **Phénoménologie intégrale de l'évolution** qui se trouve être du même coup une **Lecture chrétienne de l'évolution**. C'est cette lecture que j'ai essayé de synthétiser dans l'Annexe ci-après que je vous recommande d'étudier avec soin après avoir entendu ce message. Le Père Teilhard y apparaît à la fois comme un **visionnaire de la science**, un **précurseur de la prospective**, un **rénovateur de la théologie** et plus particulièrement de la christologie, un **immense mystique** enfin aux formulations poétiques éblouissantes. Reprenons ces différents aspects en se focalisant surtout sur ceux qui ont à voir avec la construction du monde de demain, un monde dans lequel les futurs ingénieurs que vous êtes aurez à œuvrer et à bâtir.

Pour nourrir votre goût de l'action, entretenir votre espérance, fonder votre engagement dans le monde, le Père Teilhard de Chardin se présente comme un prophète de l'Avenir, un prophète annonciateur de bonheur et non de malédictions. Après avoir beaucoup réfléchi, à partir de l'idée d'Evolution, sur le passé de la Terre et le passé de la Vie, il n'hésite pas à extrapoler audacieusement cette idée vers l'Avenir de l'Humanité. Il imagine ainsi, conjointement à la couche vivante – la biosphère – qui enveloppe notre petite planète bleue, l'avènement d'une couche pensante – la **noosphère** – en train de se façonner sous nos yeux au travers d'un gigantesque processus d'émergence qu'il nomme **noogénèse**. Depuis, ce concept de noosphère a été repris par de très nombreux penseurs dans les différents domaines du savoir. En cela, Teilhard peut être à juste titre considéré, bien avant Gaston Berger, comme le grand précurseur de la prospective.

Pour Teilhard, cet avènement de la noosphère débute avec l'émergence de la pensée réfléchie ou symbolique voici 150 000 ans environ lors de l'apparition de l'*homo sapiens*. Citons ici Teilhard lui-même : "*Quand, pour la première fois, dans un vivant, l'instinct s'est aperçu en miroir de lui-même, c'est le Monde tout entier qui a fait un pas... en dépit des insignifiances de la saute anatomique, c'est un Age nouveau qui commence*"<sup>4</sup>. Le processus se poursuit par la lente humanisation de cet *homo sapiens* tout au long d'une interminable préhistoire, puis se renforce à l'âge néolithique voici 6000 ans par l'avènement des cités-Etats et des premières civilisations, enfin s'accélère par la construction depuis le 16<sup>ème</sup> siècle d'un système planétaire d'échange de biens, d'hommes et de savoirs. C'est ce qui se déroule aujourd'hui sous nos yeux sous les noms de mondialisation ou de globalisation et que Teilhard appelait dès les années 1930 **planétisation**.

Comment Teilhard voyait-il la réalisation de cette planétisation ? Par l'explosion de la recherche scientifique multipliant les chercheurs, les savoirs et les connaissances, des savoirs s'échangeant à la vitesse de la lumière entre des milliards de cerveaux humains

---

<sup>4</sup> *Le Phénomène Humain*, p.200-201

interconnectés. Avec plus de cinquante années d'avance, Teilhard annonçait Internet et ce que nous appelons aujourd'hui le management des connaissances ou KM (*knowledge management*). La noosphère apparaît ainsi comme devant porter en germe une civilisation de la connaissance, fondée principalement sur la recherche et l'éducation.

Cet accroissement considérable des connaissances entraîne bien entendu une capacité accrue de maîtrise de la nature et de l'homme lui-même, avec de nombreuses retombées positives en termes de santé, de vieillissement, d'éducation, de confort de vie, etc. mais aussi nombre d'effets inquiétants dont nous devenons de plus en plus conscients : épuisement des ressources naturelles, pollutions multiples, réchauffement climatique, choc des civilisations, etc. Teilhard n'ignorait pas ces risques, mais il pensait qu'ils étaient évitables grâce à un surcroît de spiritualité, par l'avènement d'une **éthique de l'Humanité**. Il écrivait dans « L'Avenir de l'Homme » : "*En vérité, impossible de pousser concrètement au-delà d'un certain degré les progrès de la Science sans que, automatiquement, ce pouvoir d'arrangement réfléchi ne se charge d'obligations internes qui viennent, à point nommé, freiner et diriger sa puissance, en même temps qu'il engendre autour de soi une atmosphère toute nouvelle d'exigences spirituelles*"<sup>5</sup>. Et c'est à ce niveau que se noue le lien entre le Teilhard prospectiviste et le Teilhard spirituel et mystique. Pour lui, cette éthique de l'humanité devait s'enraciner dans une vision spirituelle qui ne pouvait être que celle du Christ Universel.

Pour illustrer cette éthique teilhardienne, je ne résiste pas au plaisir de parodier une petite parabole que vous connaissez sans doute. Elle se situe au Moyen Age et raconte l'histoire d'un clerc qui sur un chantier de cathédrale rencontre trois tailleurs de pierre. Il leur demande à chacun « Que fais-tu ? ». Le premier répond « je taille une pierre », le second « je gagne ma vie » et le troisième « je construis une cathédrale ». On peut supposer que seul, ce troisième, savait donner un sens universel à sa vie. Je transpose aujourd'hui cette parabole dans une grande banque multinationale travaillant pour le développement mondial et je m'adresse à trois traders. Le premier me répond « je fais de l'argent » - il reste dans une vision à ras de terre et matérialiste de son métier – le second « je fais vivre confortablement les miens » - sa solidarité ne va pas au-delà du cercle familial – et le troisième qui a lu Teilhard me répond « je construis la Terre », c'est-à-dire je participe à la construction du système financier de la noosphère et pour cela je m'intéresse aux placements éthiques, je sélectionne les investissements selon les critères sociaux, environnementaux et humains énoncés par l'ONU sous le nom de *Global Compact*.

L'éthique de la responsabilité de Teilhard va donc bien au-delà de la petite morale ordinaire ; elle découle de sa vision du Christ Universel, un "*Christ toujours plus grand*" en train de se construire dans l'histoire humaine et qui n'atteindra sa pleine taille qu'à la fin de l'histoire – la parousie – sous le nom de corps mystique ou communion des saints. Pour déployer sa "*robe de chair*", ce Christ est déjà présent dès le commencement du monde (c'est le Christ cosmique, le Verbe de saint Jean) ; il va ensuite s'incarner comme simple élément dans l'histoire humaine dès que les conditions socio-culturelles le permettront (c'est Jésus de Nazareth, à la fois Fils de Dieu et Fils de l'Homme) ; il accompagnera les hommes dans leur pèlerinage terrestre en se faisant pain et vin pour eux (c'est l'eucharistie) ; enfin, il reviendra à la fin de l'histoire pour sauver tout ce qui peut l'être et nous diviniser, selon la belle expression de saint Irénée de Lyon, un Père de l'Eglise : "*Le Verbe s'est fait ce que nous sommes pour que nous devenions ce qu'Il est*".

Sans doute ces idées étaient-elles trop neuves pour qu'elles soient acceptées en l'état lorsque Teilhard les écrivait dans la première moitié du 20<sup>ème</sup> siècle. D'où les difficultés qu'il rencontra avec le magistère romain qui lui interdit de publier de son vivant ses œuvres philosophiques et religieuses. Cette incompréhension restera la grande souffrance de toute la

---

<sup>5</sup> *L'avenir de l'Homme*, p.262

vie du Père Teilhard qui par-delà les vexations et humiliations reçues de son Eglise lui restera d'une fidélité irréprochable. *"Il faut boire l'obstacle par l'obéissance"* disait-il déjà lors du premier accrochage avec les autorités romaines. Et il confiait à des amis qui l'engageaient à prendre ses distances avec l'Eglise: *"Serait-il logique pour moi, en rompant avec mon Eglise, de forcer impatiemment la croissance de la tige chrétienne en qui je suis persuadé que s'élabore la sève de la religion de demain ? Je suis prisonnier de l'Eglise par les vues mêmes qui me découvrent les insuffisances de celle-ci"*.

Publiées après sa mort en 1955 par Jeanne Mortier, sa dernière secrétaire et légataire de ses manuscrits, les œuvres de Teilhard connurent immédiatement un immense succès, non sans éveiller la suspicion de la Curie romaine. Fort heureusement pour lui, il fut énergiquement défendu par son ami jésuite, le futur cardinal Henri de Lubac. Puis survint en 1962 le Concile Vatican II au cours duquel Teilhard n'est jamais explicitement cité mais la référence à sa pensée transparaît dans de nombreux textes et en particulier dans la grande Constitution sur l'Eglise dans le monde de ce temps *Gaudium et spes*. Les réticences de l'Eglise cessent alors peu à peu et la vision teilhardienne commence à irriguer la pensée catholique. A la célébration du centième anniversaire de la naissance de Teilhard, en 1981 à Paris à l'UNESCO, la présence du nonce apostolique amorçait le virage de l'Eglise. Teilhard commença également à être cité et enseigné dans les Facultés de Théologie et d'abord à Tubingen, en Allemagne, par un certain Joseph Ratzinger. En octobre 2004 enfin, un premier colloque eut lieu à Rome, à l'Université Pontificale Grégorienne, qui affirmait la valeur de l'œuvre teilhardienne et la nécessité de l'étudier avec soin. C'était la **reconnaissance** par l'Eglise de ce fils génial injustement traité (reconnaissance et non réhabilitation car contrairement à une idée répandue, Teilhard n'avait jamais été condamné). Devant les deux cents scientifiques, théologiens et philosophes venus du monde entier pour inventorier l'héritage scientifique, théologique et philosophique légué par le Père Teilhard, le Cardinal Paul Poupard déclarait en conclusion de son discours d'ouverture : *"A sa manière incomparable, Teilhard nous enseigne, comme Jean-Paul II en exergue de Fides et ratio, que la foi et la raison sont comme les deux ailes qui permettent à l'esprit humain de s'élever vers la contemplation de la vérité"*.

Dernier développement enfin, et très récent, le colloque international qui s'est tenu les 9 et 10 novembre 2012 à Rome, toujours à l'Université Pontificale Grégorienne et sous la présidence du Cardinal Paul Poupard, pour rendre hommage à l'œuvre prophétique du grand jésuite et surtout pour examiner la manière de l'inscrire dans la nouvelle évangélisation. S'inscrivant dans le prolongement du colloque de 2004, celui de 2012 peut se voir qualifié du nom de **colloque de la confirmation**. Il ne s'agit plus de reconnaître l'œuvre, mais de la mettre au service de la nouvelle évangélisation, d'en faire un atout dans la bataille spirituelle qui s'annonce pour donner à notre siècle le supplément d'Esprit qui lui fait tant défaut.

Ainsi Benoît XVI, ce pape si incompris et méprisé par les médias, se sera montré le pape de l'ouverture à la raison scientifique moderne, le premier à avoir cité, pour s'en prévaloir et l'honorer, le nom de Teilhard de Chardin. Déjà, Joseph Ratzinger, dans les ouvrages publiés dans le cadre de son activité de professeur de théologie, faisait plusieurs fois référence à Teilhard de manière élogieuse. Il lui reconnaissait en particulier le mérite d'avoir contribué à rénover la christologie. Allait-il oublier ce jugement une fois devenu Benoît XVI ? La réponse fut d'abord donnée lors de la veillée pascale 2006, où dans une homélie aux consonances étonnamment teilhardiennes, le pape mettait en relief la dimension universelle et cosmique du Christ ressuscité : *"Si nous pouvons pour une fois utiliser le langage de la théorie de l'évolution, la résurrection du Christ est la plus grande « mutation », le saut absolument le plus décisif... qui soit jamais advenu dans la longue histoire de la vie : un saut d'un ordre complètement nouveau, qui nous concerne et concerne toute l'histoire"*. Et le 27 juillet 2009, lors d'une homélie improvisée donnée à la cathédrale d'Aoste, faisant référence à

l'eucharistie conçue comme offrande du monde au Dieu aimant et vivifiant, Benoît XVI n'hésitait pas, comme en écho à *La Messe sur le Monde*, à citer explicitement Teilhard : "*C'est la grande vision qu'a eue Teilhard de Chardin lui aussi : à la fin, nous aurons une vraie liturgie universelle, où l'univers deviendra hostie vivante*". Dans son ouvrage publié en 2010, *Lumière du monde*, interrogé sur le sens à donner aujourd'hui à la résurrection du Christ, Benoît XVI répond (comme en écho à sa première homélie de la veillée pascale) : "*[Dieu] a pu créer, à travers la résurrection, une nouvelle dimension de l'existence. Il a pu, au-delà de la biosphère et de la noosphère, comme le dit Teilhard de Chardin, créer encore une nouvelle sphère dans laquelle l'homme et le monde ne font qu'un avec Dieu*". Peut-on imaginer meilleur commentaire pour ce que Teilhard appelait la **christogenèse** ! Enfin, à l'issue du colloque de 2012, le dimanche 11 novembre sur la place Saint Pierre, à midi au moment de l'angélus, j'entendis le Saint Père prononcer le nom de Pierre Teilhard de Chardin pour saluer et donner sa bénédiction aux participants du colloque. Et ce fut pour nous une grande joie.

Et le pape François, me direz-vous. Depuis son élection en 2013, que dit-il de Teilhard ? Une première remarque d'abord : toutes ses déclarations et prises de position peuvent être lues comme s'intégrant parfaitement dans la ligne générale de pensée du grand jésuite comme je l'ai montré dans un petit article<sup>6</sup> de fin 2013. Une confirmation ensuite : dans sa grande encyclique sur l'écologie du 25 mai 2015, *Laudato si*, rappelant d'abord dans le chapitre 2 (section N°82) les fondements chrétiens d'une théologie de la création, il écrit : "*L'aboutissement de la marche de l'univers se trouve dans la plénitude de Dieu, qui a été atteinte par le Christ ressuscité, axe de la maturation universelle*". Et là, divine surprise, se trouve une note de bas de page faisant explicitement référence à l'apport de Teilhard de Chardin pour lequel, également, le Christ était l'axe de la "*sainte évolution*". On pense inévitablement aux écrits du grand jésuite relatifs au *Christ cosmique*, au *Christ Oméga*, au *Christ Universel*.

Ainsi, comme vous le voyez, l'œuvre géniale de Teilhard de Chardin initialement méconnue, contestée, mise sous le boisseau par une Eglise à laquelle il est pourtant resté jusqu'au bout héroïquement fidèle, est aujourd'hui reconnue et pleinement reçue par cette même Eglise à son niveau magistériel le plus élevé. Il aura fallu pour cela plus de cinquante ans ! Mais n'est-ce pas le sort de tous les grands précurseurs ?

---

<sup>6</sup> Les consonances teilhardiennes du pape François, *Revue Teilhard Aujourd'hui*, N°48, décembre 2013